

Diderot

Le Rêve de d'Alembert de Diderot — Une brève introduction

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Le *Rêve de d'Alembert* est sans doute l'une des œuvres philosophiques les plus importantes de Diderot ¹ : « forme éblouissante du dialogue, audace inouïe des hypothèses, divination prophétique des conquêtes de la science moderne »². C'est en même temps une des œuvres les plus déconcertantes de l'histoire de la philosophie. Le dialogue est un genre philosophique qui a une longue tradition, dans l'Antiquité et parmi les modernes (Leibniz, Berkeley). Diderot avait songé à faire dialoguer Démocrite, sa maîtresse Leucippe et le médecin

¹ Né à Langres dans un milieu bourgeois, Diderot reçoit son éducation des jésuites. Après avoir étudié le droit et la philosophie, il est reçu à 22 ans bachelier en théologie à la Sorbonne. Dans la vie de bohème qu'il mène par la suite, il s'intéresse à tout ; aux mathématiques, au théâtre, à la chimie ou encore aux parties d'échecs qui lui donnent l'occasion de rencontrer J-J Rousseau. Cet esprit pluridisciplinaire, on le retrouve dans le projet encyclopédique qu'il mène avec d'Alembert entre 1751 et 1780. Dans son parcours philosophique qui va du déisme à l'athéisme, Diderot aboutit à une forme d'humanisme matérialiste qui refuse de concevoir le bonheur de l'homme en dehors de la société. C'est pour avoir écrit « il n'y a que le méchant qui soit seul » qu'il se fâche avec J-J Rousseau. Diderot a laissé aussi une œuvre dramatique impressionnante, mais la plus grande partie de ses écrits, qu'il s'agisse des lettres à Catherine II, à Sophie Volland, ou des diverses collaborations qu'il a menées avec Grimm, Raynal et d'autres, sont longtemps restés inconnues après sa mort.

² L. Versini, *Œuvres*, tome I Philosophie, Bouquins, Robert Laffont, 1994, p. 603.

Hippocrate³. Mais il est plus adapté au propos qui avance un matérialisme complet et des hypothèses audacieuses sur la génération, le rôle du cerveau, l'unité de la matière ou du sujet, mais aussi plus malicieux et jubilatoire de choisir des contemporains – après avoir renoncé à prendre des « morts modernes » (Dumarsais à la place de d'Alembert, La Mettrie à la place de Bordeu, Mlle Boucher à la place de Mlle de Lespinasse, son rôle étant tenu par l'érudit Boudin⁴. Le rêve est une espièglerie qui permet d'incarner ses idées par des êtres bien vivants et connus, — même si c'est pour prêter, avec l'alibi du rêve et de la fièvre, au mathématicien d'Alembert des hypothèses biologiques les plus folles que son rationalisme récusait.

Il semble que Diderot ait travaillé dans une fièvre comparable le mois d'août 1769 pour composer, en deux semaines, ces trois dialogues qui rassemblent en les mettant en scène des idées apparues dispersées dans les œuvres antérieures (sensibilité de la matière, éternité des molécules, parti pris en faveur de l'épigenèse contre les germes préexistants, thèse de la continuité des êtres, rôle du cerveau...). Pour traiter ces questions difficiles, il dispose de connaissances de première main. De De La Mettrie (*L'Homme machine*, 1747), de Maupertuis, il retient l'idée d'une chaîne des êtres et des règles ; de Bordeu l'idée d'indépendance des organes (*Recherches sur l'histoire de la médecine*, 1764), et de Bonnet (1769), l'étude des êtres intermédiaires — argument décisif en faveur d'un évolutionnisme — ou l'étude du système nerveux (avec d'autres médecins contemporains, Petit, Tronchin, Roux) ; et de Robinet la réfutation de la théorie des germes préexistants par Pompéa Colonna (*Les principes de la nature ou De la génération des choses*, 1731)

On peut ramener l'œuvre à trois idées-forces comme dit P. Vernière⁵ :

1/ la sensibilité universelle : « La sensibilité, c'est une propriété universelle de la matière, propriété inerte dans les corps bruts, ... propriété rendue active dans les mêmes corps par leur assimilation avec une substance animale vivante ... L'animal est le laboratoire où la sensibilité, d'inerte qu'elle était, devient active » (lettre à Duclos, 10 octobre 1765) ;

2/ L'épigenèse (l'embryon se développe en devenant de plus en plus complexe et n'est pas un être vivant en miniature nommé par Nicolas Hartsoecker en 1694 *homunculus* ⁶) ;

3/ l'unité organique de l'être vivant n'est pas distincte de ce qu'on appelle "âme" ou "conscience" — et donc inversement, ce qu'on appelle âme ou conscience, n'est pas séparée de l'unité organique du vivant⁷.

Sur la genèse de l'œuvre, on dispose de ce témoignage dans sa correspondance à Sophie Volland :

« J'ai fait un dialogue entre d'Alembert et moi : nous y causons assez gaiement, et même assez clairement, malgré la sécheresse et l'obscurité du sujet. A ce dialogue, il en succède un second beaucoup plus étendu qui sert d'éclaircissement au premier ; celui-ci est intitulé le Rêve de d'Alembert. Les interlocuteurs sont d'Alembert rêvant, Mlle d'Espinasse, amie de d'Alembert, et le docteur Bordeu. Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes étroites de la philosophie ancienne et j'y aurai trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance et tout à la fois de la philosophie la plus profonde ; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve ; il faut souvent donner à la sagesse l'air de la

3 Prolongeant ainsi la tradition du dialogue philosophique qui est souvent un dialogue des morts. Cf. Lettre à Sophie Volland, 31 août 1769.

4 Cf. la version destinée à Catherine II de 1774.

5 Diderot, *Œuvres philosophiques*, Garnier, éd. Vernière, 1964, p. 250.

6 Cf. l'article « Spinoziste » de *L'Encyclopédie* reprenant l'exemple lucrétien de l'incubation de l'œuf : « corps inerte qui par le seul instrument de la chaleur graduée passe à l'état d'être sentant et vivant », et mettant en relief « l'accroissement de tout animal qui dans son principe n'est qu'un point, et, qui, par l'assimilation nutritive des plantes, devient un grand corps sentant et vivant dans un grand espace ».

7 Dans le Salon de 1767, il avance déjà l'image de l'araignée dont le corps est en liaison permanente avec sa toile.

folie, afin de lui procurer ses entrées ; j'aime mieux qu'on dise : *Mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien*, que de dire : *Ecoutez-moi, voilà des choses très sages* ».

Et le 11 septembre, il reprend :

« Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris une fantaisie d'en faire un second. Les interlocuteurs sont d'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de d'Alembert, Mlle d'Espinasse. Il est intitulé le Rêve de d'Alembert. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux sur la tête de mon amoureuse ; aussi ne les verra-t-elle jamais. Mais ce qui vous surprendra, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion et pas un seul mot déshonnête. Après cela, je vous défie de deviner ce que ce peut être ».

C. Duflo dit que le *Rêve de d'Alembert* est « un texte sans exemple dans l'histoire de la philosophie et de la littérature depuis Platon, où l'aventure de la pensée est indissociable d'une aventure de l'écriture »⁸. La singularité tient à ce qu'un entretien commence par une question de métaphysique (y a-t-il un autre principe que la matière ?), se termine par une esquisse de morale matérialiste⁹, en passant par le récit fictif d'un rêve que l'écriture tente de suivre en remontant à l'origine et à l'émergence de la vie, c'est-à-dire à « la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée et toutes les questions auxquelles cela tient ». On a là l'expression la plus avancée de la pensée de Diderot (sur l'origine de la vie, la sensibilité universelle, la préscience du transformisme, les conséquences pratiques du monisme matérialiste). Mais de l'aveu même de l'auteur (à Sophie Volland), il s'agit d'une « fantaisie », « de la plus haute extravagance » : impossible d'être « plus profond et plus fou ». De fait, les interlocuteurs ne cessent de s'accuser mutuellement de délire, de folie, d'extravagance, de rêve ou de rêverie. Voilà donc la matière la plus sérieuse dans la forme la plus débridée : l'énigme de la vie se dit de la manière la plus libre, comme si la vie s'engendrait comme son propre discours. Même Diderot semble donner le rôle principal à l'aliénation mentale, puisque le rêve de d'Alembert « sert d'éclaircissement » à l'entretien entre Diderot et d'Alembert. Autrement dit, dans ce siècle rationaliste, Diderot met en scène la subversion de la raison en suggérant qu'elle ne progresse qu'à la lumière de la déraison — de sorte que le texte se présente finalement moins comme un exposé doctrinal sur le matérialisme qu'un voyage aux limites de la physiologie et de la psychologie humaines, l'extravagance étant le moyen de faire admettre des idées audacieuses : « Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve ».

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

⁸ Colas Duflo, « Une belle excursion. A quoi rêvent les philosophes ? », in *Le Rêve de d'Alembert, Le Fils naturel et les écrits annexes*, dir. J.-L. Tritter, Ellipses, 2000, p. 46.

⁹ Une morale sexuelle qui fait même allusion à l'autoérotisme, avec pour autre versant une critique anti-religieuse qui court l'ensemble des entretiens, car faire de l'âme un produit de la matière, c'est ôter à la morale tout fondement supranaturel, de sorte que finalement les valeurs de chasteté et de continence encourent l'accusation infamante de « fanatisme » : « Donc en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités ».

